

Article

« Les sociologues sont-ils trop sensibles aux enjeux idéologiques? Quelques questions épistémologiques et institutionnelles »

Roberto Miguelez

Sociologie et sociétés, vol. 29, n° 2, 1997, p. 163-170.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001502ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Les sociologues sont-ils trop sensibles aux enjeux idéologiques ? Quelques questions épistémologiques et institutionnelles



ROBERTO MIGUELEZ

Lorsqu'on parle d'une dynamique pluriculturelle des sociologies, qu'elles soient en langue française ou autre, il est difficile de ne pas penser aux enjeux épistémologiques d'une telle dynamique. Il est certain, comme tant de travaux en sociologie de la connaissance l'ont déjà montré, que le contexte culturel joue un rôle parfois décisif dans l'émergence de thèmes, de problèmes et même d'hypothèses, et ceci autant dans les sciences de la nature que dans les sciences sociales et humaines. Mais ce contexte culturel joue-t-il aussi un rôle dans la détermination des valeurs de vérité des connaissances sociologiques ? Dans le cadre des sciences de la nature, la distinction entre *origine sociale* des connaissances et *détermination des valeurs de vérité* de ces connaissances¹ permet de bien situer le domaine d'une sociologie de la connaissance et celui d'une épistémologie : ne relèvent d'une sociologie de la connaissance que les questions portant sur l'origine sociale de celle-ci. Dans le cadre des sciences sociales et humaines, cette distinction ne s'impose pas avec la même force d'évidence, et ce pour deux raisons au moins. D'une part, c'est à l'histoire de la problématique sociologique qu'appartient l'idée suivant laquelle s'il est peut-être discutable de penser à quelque chose comme à une détermination sociale de la vérité, il est par contre profitable de penser à une détermination sociale de l'erreur ou de la déformation. Je fais référence, bien entendu, à la théorie de l'idéologie dans son acception restreinte — épistémologique, en fait —, à savoir en tant que théorie de la détermination sociale de la « fausse conscience² ». Mais, d'autre part, et plus intéressant pour nous, c'est à l'histoire de la problématique sociologique qu'appartient également l'idée selon laquelle il y aurait des *sociologies nationales*, et ce non seulement par leurs thèmes, leurs problèmes et leurs hypothèses mais aussi par une certaine façon de penser le social³. Je ne m'arrêterai pas à

1. À ma connaissance, le premier à introduire une telle distinction a été Werner STARK dans son ouvrage *The Sociology of Knowledge : An Essay in Aid of a Deeper Understanding of the History of Ideas* (Stark, 1958).

2. J'ai examiné quelques aspects de cette problématique, et en rapport avec la variable sociologique « sexe », dans *Les théories scientifiques peuvent avoir un sexe* (Migueluez, 1991).

3. La question du « style » renvoie sinon immédiatement au moins par des médiations que l'on peut assez facilement saisir à la place du discursif dans les sciences sociales et, par là, à celle du littéraire dans ces sciences. On sait que la sociologie, lors de son émergence au XIX^e siècle, se trouve prise entre deux orientations différentes, l'orientation scientifique et l'orientation littéraire. Et si l'on comprend bien que pour un Comte, par exemple, les questions de style étaient secondaires, Balzac pouvait bien se qualifier, certes non sans ironie, de docteur ès sciences sociales, lui qui aurait voulu intituler la *Comédie humaine*, *Études sociales*. Voir, à cet égard, l'ouvrage remarquable de Wolf LEPENIES, *Les trois cultures* (Lepenies, 1990).

mieux préciser cette idée, qu'il suffisse cependant d'y voir une certaine conception d'une dynamique pluriculturelle des sociologies. Autrement dit, l'idée d'une dynamique pluriculturelle des sociologies peut bien renvoyer à celle d'un style de penser le social enraciné dans une culture ou dans une société et, donc, qui lui est propre. Je ne m'arrêterai pas non plus à l'influence qu'a pu avoir sur une telle idée la conception idiographique des sciences sociales et humaines — les *Geisteswissenschaften* des néo-kantiens. Il n'en demeure pas moins que l'idée d'un enracinement culturel ou sociétal des sociologies, plus profond encore que dans le rapport à leurs thèmes et leurs problématiques, pose la question fondamentale de leur nomothétisme, c'est-à-dire de la capacité de telles sociologies d'élaborer des théories générales ou, en tout cas, d'un degré de généralité allant au-delà de la culture ou de la société qui les a vues naître. À la limite, deux positions sont à cet égard possibles, à savoir celle qui fait de chaque sociologie nationale le récit d'une forme de vie unique et, donc, incomparable, et celle qui fait d'une société (nationale) le champ empirique de découverte ou d'application d'hypothèses et de théories générales. Entre ces deux positions extrêmes il y a pourtant de la place pour essayer de nuancer le rapport entre les tendances idiographique et nomothétique qui traversent la discipline sociologique. Ce texte s'inspire d'un tel souci de nuance.

La notion de sociologies nationales envisage la dynamique pluriculturelle des sociologies dans l'axe spatial ou géographique. Or, il est possible et nécessaire d'examiner cette dynamique aussi dans l'axe temporel, dans le devenir de leurs thèmes, leurs problèmes, leurs hypothèses. La question de l'enracinement culturel et social des sociologies est celle du rapport des sociologies à leur contexte saisi dans la statique de ses multiples déterminations. La question symétrique, mais située dans l'axe temporel, est celle du rapport des sociologies à leur contexte saisi maintenant dans la dynamique de ses déterminations dominantes. Ces déterminations dominantes en provenance de la culture mais appréhendées dans leur dynamique constituent ce que l'on peut appeler les *enjeux idéationnels* — ou *idéologiques* au sens large du terme — d'une société. On peut postuler que chaque société vit, à chaque moment de son devenir, dans des enjeux idéologiques dont l'un occupe la place dominante dans la mesure même où il concentre, à ce niveau du symbolique social, l'activité agonique⁴. L'examen de la dynamique pluriculturelle des sociologies passe alors aussi par l'examen du rapport entre sociologie et enjeux idéologiques. Et la question des conséquences ou des implications épistémologiques d'un tel rapport ou, plus exactement, de la forme prise à chaque fois par ce rapport, ne peut pas, bien entendu, être évitée. C'est à cette question que je voudrais réfléchir dans ce texte, en y ajoutant quelques remarques sur les conséquences ou les implications institutionnelles de ce rapport.

J'envisagerai cette question à partir d'une certaine expérience sociologique. Je dis bien une *certaine* expérience sociologique car ce sera uniquement celle d'un certain sociologue. Il se peut que cette expérience ait été partagée par d'autres sociologues. Il se peut, et c'est fort probablement le cas, qu'elle ne l'ait pas été. En tout cas, mon propos n'est pas la recherche d'une généralisation quelconque, mais bien au contraire de réfléchir à partir d'une histoire de vie, qui est toujours celle d'un individu. Je ne prétends même pas qu'une telle expérience puisse jouir d'une certaine typicité, ce qui la rendrait alors, à sa manière et dans ses limites, porteuse de généralité. Je ne revendiquerai pour cet exercice qu'une possible valeur heuristique, en particulier pour penser les rapports entre sociologie et société ou, plus précisément, entre sociologie et enjeux idéologiques. Ce qui me permettra, je l'espère, de justifier un certain diagnostic sur l'état actuel de la discipline. Cette histoire de vie sociologique se laisse organiser en quatre époques, allant du début des années soixante jusqu'à la fin des années quatre-vingt, depuis l'Argentine jusqu'au Canada en passant par la France.

4. Je reprends ici le sens du terme *agonique* tel que défini par J. BOULAD-AYOUB : « Agonique [...] et non antagonique, en convoquant le terme grec d'agôn qui signifie "combat" ou "enjeu" pour indiquer dans la description de l'idéologème, de l'artefact idéologique, la réunion des deux fonctions conjointes qui en caractérisent la production : la fonction polémique sur le plan intra-discursif, et la fonction éristique sur le plan politique » (Boulad-Ayoub, 1995, p. 251).

1. C'est vers la fin des années cinquante, début des années soixante qu'est créée, en Argentine, à l'Université de Buenos Aires, l'équivalent d'une maîtrise en sociologie. Certes, depuis plusieurs années, des cours de sociologie étaient offerts dans le cadre du programme de la Faculté de philosophie et lettres, à vocation pluridisciplinaire depuis sa fondation même. Mais la création d'un diplôme supérieur en sociologie signifiait la reconnaissance de l'existence non pas, simplement, d'une discipline — ce qui avait déjà eu lieu — mais d'un *métier* de plein droit nouveau, celui de sociologue. De simple connaissance d'appoint dans le cadre des études de philosophie, la sociologie se voyait reconnue comme discipline autonome et, surtout, auto-suffisante. Le *cursus* de ce diplôme — dont la responsabilité était assumée par Gino Germani⁵ — comprenait essentiellement, sinon uniquement, les théories fonctionnalistes et la psychologie sociale qui se développaient à l'époque aux États-Unis. La figure centrale de ce *cursus* était Talcott Parsons. Quant à la psychologie sociale, bien que l'œuvre de George Mead était de connaissance obligatoire, elle tournait plutôt autour d'auteurs comme Th. Newcomb, K. Lewin, W.J.H. Sprott, voire W. E. Moore, les théories de G. Mead ayant été déjà complètement articulées dans la problématique fonctionnaliste de la socialisation⁶. L'esprit qui imprégnait ce *cursus* était marqué par deux convictions, d'ailleurs liées, à savoir celles de la valeur de la science — et de l'instrument mathématique de la science, censé assumer en sociologie la forme de techniques statistiques —, et du pragmatisme ou de l'efficacité, mais dans le sens popperien de *piecemeal social engineering*⁷. Cette double conviction, ou l'esprit qu'elle définit, plaçait donc bien la discipline sociologique dans le champ d'une rationalité qu'on appellerait aujourd'hui « instrumentale », le fonctionnalisme étant dès lors non seulement l'appellation d'un paradigme mais aussi d'une attitude — d'utilité ou d'efficacité. Il n'est pas inutile de rappeler qu'une telle conception de la discipline se déployait dans une phase économique et sociale de croissance mondiale fondée, sans doute, sur l'expansion des marchés au niveau international mais aussi sur des gains de productivité remarquables dus non seulement à une augmentation de l'efficacité du système productif mais aussi, et simultanément, à une rationalisation des opérations liées à l'appareil productif. Le métier de sociologue tel que conçu dans la perspective fonctionnaliste et instrumentaliste dominante dans le *cursus* universitaire de l'époque s'inscrivait donc bien dans les exigences productivistes et rationalistes qui caractérisent cette phase économique et sociale, et il s'inscrivait justement comme métier *fonctionnel par rapport au système*. J'emploie ici le terme « système » au sens habermasien, ce qui suppose que la fonctionnalité est pensée, dans son rapport au système, comme articulation en vue du *maintien*, voire de la reproduction élargie de celui-ci⁸. Dans ce contexte, ce n'est pas une hypothèse spéculative que de dire que c'est justement parce qu'il est conçu comme fonctionnel par rapport au système que le métier de sociologue devient un « authentique » métier, j'entends par là un métier sanctionné par l'institution universitaire.

5. D'origine juif-italien, le professeur Gino GERMANI faisait partie de ces intellectuels anti-fascistes qui ont joué un rôle majeur dans la vie culturelle des pays qui, comme l'Argentine, les ont accueillis dans les institutions universitaires. G. GERMANI a été le premier à examiner la stratification sociale de l'Argentine dans une perspective sociologique moderne (Germani, 1955).

6. La présence de C. Wright Mills dans cette scène académique n'était pas dépourvue d'ambiguïté. En effet, d'une part *Character and Social Structure* (W. Mills-Gerth, 1953) était considéré comme un texte fondamental en psychologie sociale mais, d'autre part, la critique féroce du fonctionnalisme parsonien développée dans *The Sociological Imagination* (W. Mills, 1959) était pratiquement ignorée. À mon avis, cette ambiguïté s'explique encore par la réussite — paradigmatique, pourrait-on dire — de l'articulation de certains concepts et hypothèses développés dans le cadre de l'interactionnisme symbolique dans des théories fonctionnalistes. (Mais, après tout, Parsons lui-même n'a-t-il pas essayé d'articuler des notions fondamentales du paradigme de l'action sociale dans celui, systémiste, du fonctionnalisme ?)

7. Je rappelle l'essentiel de la caractérisation popperienne de cette perspective : *The characteristic approach of the piecemeal engineer is this. Even though he may perhaps cherish some ideals which concern society 'as a whole' — its general welfare, perhaps — he does not believe in the method of re-designing it as a whole. Whatever his ends, he tries to achieve them by small adjustments and re-adjustments which can be continually improved upon* (Popper, 1957, p. 66).

8. HABERMAS distingue monde vécu et système et caractérise celui-ci, d'une part par la position de l'observateur, d'autre part par la fonctionnalité des actions « définies chaque fois par leur apport à la *conservation* du système existant » (Habermas, 1987, p. 130. C'est moi qui souligne. R.M.).

2. Déjà au début des années soixante, une telle conception du sociologue, sans être encore soumise à une critique en règle, commençait cependant à perdre le virtuel monopole dont elle jouissait. Cette perte n'affectait pas sa position dans l'institution universitaire — elle continuait à être dominante — mais elle se produisait dans l'intérêt des étudiants. À l'époque, en effet, en dehors des salles de cours, les étudiants inscrits en sociologie et en philosophie à l'Université de Buenos Aires organisent des groupes d'étude en théorie marxiste, en économie, et même en théorie psychanalytique⁹. Assez rapidement, ce n'est plus seulement le *Capital* qui est étudié collectivement mais aussi des auteurs « nouveaux » — chacun à sa manière — comme Georg Lukács et Jacques Lacan¹⁰. Parallèlement, encore en dehors de l'institution universitaire et sous l'influence plus ou moins directe du marxisme —, s'élaborent et sont examinées les théories socio-économiques du développement inégal, du développement du sous-développement, de la dépendance, comme des répliques critiques aux théories fonctionnalistes de la « modernisation » ou de la « croissance économique » d'un Rostow¹¹. Émerge alors, au cours de ces années soixante, une autre image du sociologue définie non pas par un métier institutionnalisé et articulé fonctionnellement aux dispositifs productifs et organisationnels du système économique et social mais, au contraire même, par sa position *face* à ce dispositif : celle du sociologue *critique*¹². Cette image va s'inscrire dans une phase du système économique et social qui débouchera bientôt sur une de ses pires crises politiques, et ce dans plusieurs pays occidentaux, pour ne pas parler des crises politiques qui commencent à affecter les pays dits socialistes. Le paradoxe, bien probablement apparent, est que ces crises politiques — dont le parisien mai 68 constitue, bien entendu, l'expression la plus étonnante — se produisent toujours dans une phase de croissance économique et de mobilité sociale tant horizontale que verticale du monde capitaliste. Peut-être le paradoxe disparaît-il non pas en faisant des étudiants et des intellectuels critiques les agents de ces crises politiques car, tant en France qu'en Argentine, par exemple, les occupations d'usines, voire de villes sont le fait d'ouvriers¹³, mais en postulant, avec Durkheim, que les conjonctures de croissance ont un potentiel anémique aussi grand que les conjonctures de régression, et donc, ajouterais-je, un potentiel critique aussi grand.

3. On sait que passé le premier instant de surprise et de désorientation, l'ordre « normal » des choses est rétabli, soit par la répression la plus violente — dans le cas de l'Argentine —, soit par la négociation et le compromis, — comme en France. Les années soixante-dix vont dès lors débiter dans une tout autre perspective. En effet, d'une part, même si les luttes des années soixante connaissent la déroute et la répression, le marxisme, et plus généralement les

9. Il est à rappeler que l'Argentine accueille, pendant la seconde guerre mondiale, des intellectuels d'origine autrichienne et allemande qui apportent avec eux les théories de Freud, de Jung, d'Adler et de Reich. Ce sont ces intellectuels qui vont faire de Buenos Aires l'un des centres les plus importants au monde de la recherche psychanalytique. Pourtant, ces intellectuels développent leurs recherches dans le cadre de leurs pratiques, et pendant longtemps en dehors de l'institution académique. D'ailleurs, le diplôme supérieur en psychologie sera créé, à l'Université de Buenos Aires, quelque dix ans après celui en sociologie. La situation deviendra, par la suite, fort différente : la domination presque totale des courants psychanalytiques dans l'institution universitaire empêchera, entre autres choses, tout développement important de la recherche en psychologie expérimentale.

10. Le phénomène qui se produit autour de Lacan est assez extraordinaire : il est déjà renommé à Buenos Aires avant même de devenir une vedette parisienne. Quant à Lukács, on le sait, il est « ré-découvert » grâce, en bonne partie, à la première traduction intégrale française, en 1960, de *Geschichte und Klassenbewusstsein* (Lukács, 1960).

11. C'est vers la fin des années soixante que prend forme l'importante théorie de la dépendance dont certains auteurs reconnaissent une école brésilienne et une école argentine. En fait, c'est vers la fin des années soixante que sont publiés les œuvres majeures d'André GUNDER FRANK, Rodolfo STAVENHAGUEN, Fernando Enrique CARDOSO, Theotônio DOS SANTOS et Celso FURTADO. Pour sa part, l'œuvre classique de Walter W. ROSTOW, *The Stages of Economic Growth*, est apparue en 1960 (Rostow, 1960).

12. Cette image s'inscrit, d'un point de vue épistémologique, dans le « totalisme » (« *holism* ») si vertement critiqué par POPPER (Popper, 1957, pp. 76 et suiv.). C'est la raison pour laquelle la question de la totalité ou du tout et de sa « structuration (à dominance) » deviendra si importante dans le débat philosophique marxiste de l'époque. (Il est amusant de constater que la question reviendra plus tard — de nos jours — sur la scène philosophique mais sous la forme d'idée — ontologique et non pas épistémologique — « post-moderne » de « fragmentation »).

13. En 1968, les ouvriers réussissent à occuper la ville de Córdoba, deuxième en importance en Argentine. Ils n'en seront délogés que par l'intervention de l'armée qui parachute des troupes.

théories critiques font leur entrée officielle dans l'institution universitaire¹⁴. À l'Université d'Ottawa, par exemple, le cours « Marx et les marxistes », devenu obligatoire pour les étudiants de la spécialisation en sociologie, est créé au début des années soixante-dix. C'est, bien entendu, le marxisme français qui inspire ces programmes — dont la figure de proue est, sans doute, Louis Althusser. Autour de ces années fait aussi son entrée l'école de Francfort avec, notamment, Herbert Marcuse¹⁵. Même les théories de Rogers sont exposées dans des séminaires en psychologie sociale, discipline qui, d'ailleurs, était pratiquement absente du programme, — pourtant bien riche —, de ce qu'était alors, à l'Université d'Ottawa, la Faculté de psychologie. D'autre part, et je me réfère maintenant au cas particulier du Québec et d'une institution comme l'Université d'Ottawa dont le Département de sociologie est francophone, un intérêt nouveau commence à se manifester autour de la question nationalitaire. Les événements d'octobre 1970 résumant, dans la dimension idéologique, les lignes de force d'une critique sociale devenue, dans les années soixante, « classique », c'est-à-dire la critique du système capitaliste à partir de postulats plus ou moins marxistes, à laquelle s'ajoute maintenant, à titre de composante décisive, une revendication de l'autonomie politique au nom d'une spécificité culturelle, voire ethnique, et de la mémoire d'une discrimination, voire d'une oppression exercée par un autre groupe culturo-ethnique. Cette deuxième ligne de force ne se présentait que comme la continuation des luttes anti-colonialistes des années cinquante et soixante, elles-mêmes pratiquement toutes imprégnées d'une attitude de critique sociale — l'exemple en était, sans doute, à l'époque, la Révolution cubaine. C'est alors que dans ces années soixante-dix, à côté des cours sur le marxisme et les théories critiques prennent place des cours ou des séminaires en sociologie politique portant pour l'essentiel, dans le cas du Département de sociologie de l'Université d'Ottawa par exemple, sur la question nationale envisagée d'un point de vue théorique, et sur la question des minorités nationales, en particulier de la minorité franco-ontarienne envisagée d'un point de vue essentiellement empirique, c'est-à-dire des conditions de sa survie en tant que minorité non seulement numérique mais, plus fondamentalement, économique, politique et culturelle. En fait, et la remarque est essentielle, c'est à ce moment que la notion de minorité cesse d'avoir un contenu purement arithmétique pour acquérir un contenu sociologique.

Cette remarque est essentielle parce que la notion de minorité ainsi définie va permettre d'élargir une sociologie critique à d'autres groupes qui partagent des positions semblables au sein des structures sociales de pouvoir non pas en raison de leur appartenance ethnique ou culturelle mais, par exemple, à cause de leur sexe, voire de leur orientation sexuelle. En fait, la notion de minorité sociologiquement définie introduit dans la sociologie critique une sensibilité autrement subtile, si l'on peut parler ainsi, par rapport aux situations de pouvoir et de domination au sein de la vie quotidienne. Si cette sensibilité de la sociologie critique restait principalement cantonnée au monde de la production avec, par conséquent, un intérêt privilégié pour les phénomènes d'aliénation provoqués par la structure économique, elle s'élargit à la dimension politique pour, enfin, atteindre le niveau des phénomènes de « micro-pouvoir¹⁶ », y compris sinon surtout dans les rapports de sexe. Les années quatre-vingt sont marquées par cette sensibilité nouvelle dont l'expression, à l'Université d'Ottawa, est la création non seulement d'une série de cours portant sur la condition féminine et les rapports de sexe mais même

14. La communication présentée à la Société française de philosophie par Louis ALTHUSSER le 24 février 1968 en Sorbonne (*Lénine et la philosophie*, Althusser, 1969), constitue, en France, un événement idéologique majeur car c'est la première fois dans l'histoire de cette Société—, et de la Sorbonne—, qu'un philosophe marxiste, et membre du Parti communiste, est invité dans de si augustes institutions.

15. Il y aurait à faire une histoire de la *réception* de l'École de Francfort dans l'institution universitaire car elle constituerait une pièce importante dans l'histoire de ses enjeux idéologiques depuis les années trente jusqu'à aujourd'hui même. Bien qu'importante déjà avant la Seconde Guerre mondiale, l'École de Francfort connaît un extraordinaire renouveau d'intérêt auprès des étudiants surtout avec les deux ouvrages d'Herbert MARCUSE, *Eros and civilisation. A Philosophical Inquiry into Freud*, 1955, et *One-dimensional Man*, 1964, ouvrages qui ont tant marqué les étudiants révoltés en 1968 et, dit-on, même le mouvement dit de « libération sexuelle » des années soixante.

16. Dans cette orientation jouent, bien entendu, un rôle très important sinon décisif les travaux de Michel FOUCAULT qui commencent à être bien connus surtout à partir du début des années soixante-dix.

d'un programme interdisciplinaire en études de femmes. Cet élargissement correspond bien à l'importance que prennent à l'époque ce qu'on appelle les « mouvements sociaux » : foisonnement d'« acteurs » qui ne suivent plus les contours des classes et dont les revendications ne prétendent à aucune universalité leur particularisme foncier rejoignant, en tout cas, l'universalité, dans le droit à la différence. Et je m'arrête ici, à la fin des années quatre-vingt, le passé récent étant encore trop proche et trop peu défini pour pouvoir y déceler une orientation¹⁷.

Un constat s'impose si l'on réfléchit à cette expérience sociologique particulière. C'est que, dans un délai bien court dans l'histoire d'une discipline — à peine quelque trente ans — il est possible de retracer une séquence de changements d'intérêt sociologique qui sont, sans doute, l'effet sur la discipline, des changements au niveau des enjeux idéologiques. Il ne me semble pas qu'une séquence aussi rapide de changements d'intérêt soit un phénomène typique dans l'histoire de la discipline. S'il s'agissait donc d'un phénomène relativement exceptionnel, il faudrait alors penser que la sociologie n'a pas toujours été aussi sensible à ces enjeux. Et il faudrait aussi, bien entendu, avancer des hypothèses — sociologiques ! — pour expliquer une telle sensibilité. Mais je n'explorerai pas cette question. Je signalerai seulement deux conséquences de ce phénomène, l'une institutionnelle, l'autre épistémologique.

Le phénomène institutionnel est celui d'une refonte presque ininterrompue de thèmes, sinon de programmes offerts à la clientèle étudiante. Bien entendu, pour satisfaire cette incessante refonte, le recrutement du personnel enseignant doit suivre la ligne du changement ou, tout au moins, s'y rapprocher. Puisque certaines aires d'intérêt s'amenuisent singulièrement ou disparaissent avec l'arrivée d'autres, il arrive même qu'un centre d'études, créé dans l'euphorie d'un intérêt nouveau, soit éliminé à peine quelques années plus tard. Je pense, par exemple, au Centre de coopération internationale créé à l'Université d'Ottawa dans l'euphorie de la problématique du sous-développement et qui n'aura pas vécu beaucoup plus d'une vingtaine d'années. On pourrait bien célébrer cette sensibilité accrue de la sociologie aux enjeux idéologiques, qui sont des enjeux sociaux, à condition, cependant, que ce qui se gagne n'implique pas une perte. Or, comme le montre l'exemple que je viens de donner, c'est parfois — sinon fréquemment — le cas. En d'autres termes, tout se passe comme si le nouveau dévalorisait l'ancien dans une attitude qui tend dangereusement à se rapprocher de celle que l'on appelle la mode. Le problème est que l'on feint de croire, ou que l'on croit réellement, en plein nominalisme, que la disparition d'un concept de la scène sociologique signifie la disparition de ce que le concept dénote dans la scène sociale. Ainsi, il arrive aujourd'hui qu'il n'y ait plus de classes sociales, ni de phénomènes d'aliénation, ni de développement du sous-développement, ni d'échange inégal, tout simplement parce que ces concepts de la sociologie critique — sinon la sociologie critique elle-même, au moins dans sa variante économique — ont quitté la scène sociologique. À l'exception notable de Jürgen Habermas, qui a osé essayer d'articuler la sociologie systématique de Talcott Parsons aux recherches de la sociologie phénoménologique, qui d'autre, aujourd'hui, revendique les apports de Parsons¹⁸ ? La conséquence — que je qualifierais de pathétique — d'une telle attitude au niveau de la recherche se fait sentir, et en ce qui concerne les projets soumis pour subvention — *input* — et les manuscrits soumis pour publication — *output*. J'ai observé, et je continue d'observer, avec quel mépris sont traités par certains collègues ces rares recherches qui ne suivent pas la mode du jour, qui utilisent encore des concepts et des hypothèses que la mode, plutôt que l'analyse critique, a mis au rancart.

17. Sans vouloir approfondir la question, étant donné justement cette absence de perspective, je me demande toutefois si l'intérêt grandissant qui se manifeste pour la problématique de la démocratie — associé sans doute à l'échec des expériences du « socialisme réel » envisagé toujours comme « totalitarisme » — y compris à la manière de Popper, mais dans la version renouvelée que l'on doit, d'abord, aux « nouveaux philosophes » — n'est pas le symptôme d'un retour à une sociologie politique non critique. Habermas lui-même semble dorénavant attribuer les méfaits de la démocratie « réelle » à « *the unavoidable division of labor in the production and diffusion of knowledge* » (Habermas, 1996, p. 325) plutôt qu'à une concentration de la propriété des médias.

18. Et, comme les lecteurs de Habermas le savent bien, mon exemple réduit singulièrement le dialogue que celui-ci a entretenu, notamment dans sa *Théorie de l'agir communicationnel*, non seulement avec Parsons mais aussi avec Marx, Durkheim, Mead, Weber, et j'en passe (Habermas, 1987).

La conséquence épistémologique la plus importante d'une telle attitude s'exprime dans l'impossibilité de tout projet de construction d'une théorie sociologique systématique. En effet, logiquement, une théorie systématique générale ne peut pas être construite sur une série de substitutions mais, au contraire, sur la reprise, l'articulation, la généralisation, et la particularisation. Dans une telle stratégie, des concepts ou des hypothèses sont repris qui, articulés dans un système meilleur parce que plus fécond du point de vue de la capacité explicative, acquièrent du même coup soit un degré plus élevé de généralisation, c'est-à-dire de domaine d'application à des situations particulières, soit un degré plus élevé de particularisation, c'est-à-dire de finesse ou de précision dans leur application à des situations particulières. Dans la discipline, des sociologies dites « spéciales » se développent — sociologie des groupes minoritaires, des rapports de sexe, du corps, etc. — qui non seulement se trouvent désarticulées les unes par rapport aux autres mais encore, et plus important, ne se trouvent articulées à aucune théorie générale. Certes, une certaine attitude philosophique qui se dit « post-moderne » ne trouve rien de répréhensible dans cette fragmentation mais il est bien difficile de soutenir, en science, le mépris des théories générales systématiques. Il demeure, bien entendu, le projet possible d'une sociologie littéraire qui s'inscrirait bien, d'ailleurs, dans une perspective esthétisante généralisée dont certains philosophes assument la promotion — même s'ils sont loin d'être des esthètes. J'avoue préférer l'apport de l'œuvre littéraire à la connaissance du social au projet d'une sociologie littéraire qui resterait pour toujours à mi-chemin de l'art et de la science.

Si la sociologie ne peut pas être indifférente aux enjeux sociaux car, au fond, elle n'est ou ne doit être qu'une réflexion du social sur lui-même, elle a, me semble-t-il, tout intérêt à ne pas devenir une discipline des purs états d'âme du social. Comment concilier alors l'exigence idiographique qui s'exprime mieux que jamais dans l'idée de sociologies nationales avec l'exigence nomothétique de construction de théories sociologiques générales ? Ou, exprimé d'une autre manière, comment demeurer sensible aux états d'âme du social sans se laisser emporter par la contingence et la fragmentation de l'expérience vécue ? À l'origine de la solution de ce problème se trouve, me semble-t-il, une attitude : celle qui consiste à aller à l'encontre des modes, celle du courage intellectuel qui se refuse à abandonner des concepts ou des hypothèses parce qu'ils ne font plus la manchette des revues scientifiques ou ne sont plus susceptibles de faire le plein des cours, celle d'être à l'écoute du social, et en particulier de ses enjeux idéologiques sans pour cela changer de chemise à chaque saison idéologique mais, bien au contraire, explorer jusqu'à épuisement la capacité explicative des concepts et des théories déjà construits. Il ne s'agit pas seulement, ni même essentiellement, d'une attitude économique mais d'une attitude de rigueur. La reconnaissance d'une dynamique pluriculturelle des sociologies qui, sur l'axe temporel, implique une sensibilité aux enjeux idéologiques ne devrait donc pas conduire à l'éclatement épistémologique de la discipline en autant de sociologies que de cultures.

Roberto MIGUELEZ
Département de sociologie
Université d'Ottawa
550 rue Cumberland, C.P. 450, Succ. A
Ottawa (Ontario), Canada K1N 6N5

RÉSUMÉ

Si les histoires de vie ont un degré variable de généralisation, dépendant essentiellement de leur degré de typicité, elles peuvent posséder par contre un potentiel heuristique non négligeable. À partir de l'histoire de vie d'un sociologue, cet article se propose d'examiner la manière dont les enjeux idéologiques d'une époque et d'une société ont influencé la réflexion sociologique. Il y est notamment question de quatre époques, trois sociétés, et quatre enjeux idéologiques : le début des années soixante, l'Argentine, et l'institutionnalisation académique de la sociologie ; la fin des années soixante, la France, et le débat de la gauche ; le début des années soixante-dix, le Canada français, et le mouvement nationalitaire ; enfin, la fin des années soixante-dix, le Canada français, et les revendications des groupes « minoritaires ». L'examen de cette influence vise surtout les conséquences de celle-ci aux niveaux épistémologique et institutions de la discipline.

SUMMARY

Although life histories are more or less generalizable depending essentially on the degree to which they are typical, they can possess a not negligible heuristic potential all the same. This paper proposes, on the basis of a life story of a sociologist, to examine the way in which the ideological issues of particular periods and societies have influenced sociological ideas. Four different periods, three societies and four ideological issues, in particular, are dealt with: the beginning of the 1960s, Argentina and the academic institutionalization of sociology; the end of the 1960s, France and the leftist debate; the beginning of the 1970s, French Canada and the nationalist movement; and finally the end of the 1970s, French Canada and the demands of "minority" groups. The examination of this influence is aimed especially at the consequences it has had at the epistemological and institutional levels of the discipline.

RESUMEN

Si las historias de vida tienen un grado variable de generalización, que depende esencialmente de su grado de tipicidad, ellas pueden poseer en cambio un potencial heurístico no despreciable. A partir de la historia de vida de un sociólogo, este artículo se propone examinar la manera en la cual los elementos ideológicos que están en juego de una época y de una sociedad han influenciado la reflexión sociológica. Se trata particularmente de cuatro épocas, tres sociedades y cuatro elementos ideológicos que están en juego : el comienzo de los años sesenta, Argentina, y la institucionalización académica de la sociología ; el fin de los años sesenta, Francia, y el debate de la izquierda ; el comienzo de los años setenta, Canadá francés, y el movimiento nacionalista ; finalmente, el fin de los años setenta, Canadá francés, y las reivindicaciones de los grupos « minoritarios ». El examen de esta influencia apunta sobretudo a las consecuencias de esta misma en los niveles epistemológico e institucional de la disciplina.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHUSSER, Louis (1969), *Lénine et la philosophie*, Paris, François Maspero.
- BOULAD-AYOUB, Josiane (1995), *Mimes et parades. L'activité symbolique dans la vie sociale*, Paris, L'Harmattan.
- GERMANI, Gino (1955), *Estructura social de la Argentina*, Buenos Aires, Editorial Raigal.
- HABERMAS, Jürgen (1987), *Théorie de l'agir communicationnel*, tomes 1 et 2, Paris, Fayard.
- HABERMAS, Jürgen (1996), *Between Facts and Norms. Contributions to a Discourse Theory of Law and Democracy*, Cambridge, Mass. The MIT Press.
- LEPENIES, Wolf (1990), *Les trois cultures*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- LUKACS, Georg (1960), *Histoire et conscience de classe*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- MARCUSE, Herbert (1955), *Eros and Civilization. A Philosophical Inquiry into Freud*, Boston.
- MARCUSE, Herbert (1964), *One-dimensional Man*, Boston, The Beacon Press.
- MIGUELEZ, Roberto (1991), *Les théories scientifiques peuvent avoir un sexe. In Actes du colloque « Les théories scientifiques ont-elles un sexe ? »*, publié sous la direction d'Anne Decerf, Moncton et Louvain-la-Neuve, Les Éditions d'Acadie et Academia-Erasme s.a.
- POPPER, Karl (1957), *The Poverty of Historicism*, Boston, The Beacon Press.
- STARK, Werner (1958), *The Sociology of Knowledge : An Essay in Aid of a Deeper Understanding of the History of Ideas*, London, Routledge & Kegan Paul.
- WRIGHT MILLS, C. (1959), *The Sociological Imagination*, New York, Oxford University Press.
- WRIGHT MILLS, C.-GERTH, Hans (1953), *Character and Social Structure : The Psychology of Social Institutions*, New York, Oxford University Press.